

Ni d'ici, ni d'ailleurs... mais de partout

Paula Arriagada

Numéro 10, printemps 2018

Les visages de l'invisible

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arriagada, P. (2018). Ni d'ici, ni d'ailleurs... mais de partout. *TicArtToc*, (10), 18–21.



Paula Arriagada

Née à Quito en Équateur, **Paula Arriagada** détient un baccalauréat en arts de l'Université du Québec à Montréal. Artiste multidisciplinaire, elle travaille dans le domaine des arts visuels et de la danse. Elle fait notamment partie du *Ballet Danzas Tradicionales de Ecuador* et s'est produite lors du défilé de *l'Amitié nuestroamericana* qui se déroule pendant le festival Présence autochtone. Elle a grandi en Europe ainsi qu'en Amérique du Sud et du Nord, ce qui lui a permis d'enrichir sa vision créatrice.

Je suis née au milieu du monde. Oui, littéralement sur le parallèle de l'Équateur, cette ligne imaginaire qui divise le monde en deux. *Quiteña* de naissance, j'ai grandi entre volcans et roses. Certains peuvent trouver cela exotique ; pour moi, c'était tout simplement mon quotidien.

À l'âge de deux ans, je me suis envolée pour le Mexique. Ma mère étant diplomate, j'étais donc à la veille d'entreprendre un long périple à travers le monde. Alors que ma mère représentait l'Équateur pendant ses mandats, passionnée par la diffusion culturelle, j'ai fini par absorber les expressions artistiques et l'histoire des nations au sein desquelles j'ai vécu. J'ai tout de suite compris que la force d'un peuple se construit sur une base solide, faite de traditions et de culture. En réalité, c'est ce qui permet à une société de se développer, s'unifier et grandir.

S'il y a bien une chose que les Mexicains m'ont apprise, c'est leur patriotisme. J'ai complètement assimilé ce nationalisme au point de chanter, fort et fièrement, l'hymne national du pays chaque lundi matin dans la cour d'école.

À l'âge de quatre ans, j'ai commencé à participer à des événements qui m'ont permis

dans mon propre pays, j'étais devenue une étrangère.

Je me suis rendu compte à l'âge de sept ans que les gens s'intéressaient à moi non pas à cause de ma culture, mes traditions et mes coutumes, mais à cause des traditions, coutumes et culture mexicaines que je venais d'absorber. Faire partie du folklore équatorien me semblait donc une tâche impossible. Alors, pour attirer l'attention, je me suis mise à danser du zapateado mexicain.

Trois ans plus tard, j'ai finalement appris l'hymne équatorien comme il fallait en arrêtant de le confondre avec celui du Mexique. Je n'étais plus considérée comme la Mexicaine ; j'avais trouvé ma place au sein de ma famille et de mes amis. Tout allait bien à l'école, je commençais, enfin, à sentir que j'appartenais à ce pays... Et c'est alors qu'on a recommencé à faire les bagages : Vive la Suisse !

Une fois sur place, on m'a inscrite dans une école multiculturelle. Nous formions une microplanète où parents et élèves se retrouvaient pendant la kermesse de l'école pour partager leurs différentes cultures. En Suisse, je me suis habituée à une société moderne, fonctionnelle et très ponctuelle. J'ai découvert des personnes originaires des quatre

Ni d'ici, ni d'ailleurs... mais de partout

de prendre conscience de l'intérêt que les gens portaient à mes origines. C'est à ce moment-là que j'ai su que je voulais faire de l'art et avoir cette même réaction face à ma création.

À six ans, je suis rentrée en Équateur, mon pays d'origine. Je ne me suis jamais sentie aussi confuse : pour les Équatoriens, j'étais devenue une Mexicaine !

Mon accent : mexicain.

Mon vocabulaire : mexicain.

Je me coiffe comme une Mexicaine.

Je mange mexicain.

Et je viens d'arriver du Mexique.

Alors, Mexicaine !

Je suis devenue... la Mexicaine.

Pourtant, au Mexique, on me considérait comme une Équatorienne. Tout à coup,

coins de la planète. Elles me parlaient de leur pays, de leur culture ; j'apprenais leurs danses, je mangeais leurs plats typiques, je vivais la diversité. Pourtant j'habitais à Berne, capitale de la Suisse, qui, comparativement à Zurich ou Genève, est une ville peu cosmopolite, sans beaucoup d'étrangers, où, évidemment, un groupe constitué de Latinos, Arabes, Africains, Européens, Asiatiques et d'un Suisse, ne pouvait qu'attirer les regards.

À quinze ans : bagages encore ! Et retour dans mon pays d'origine.

Je me retrouve donc en Équateur et :

Mon accent est suisse.

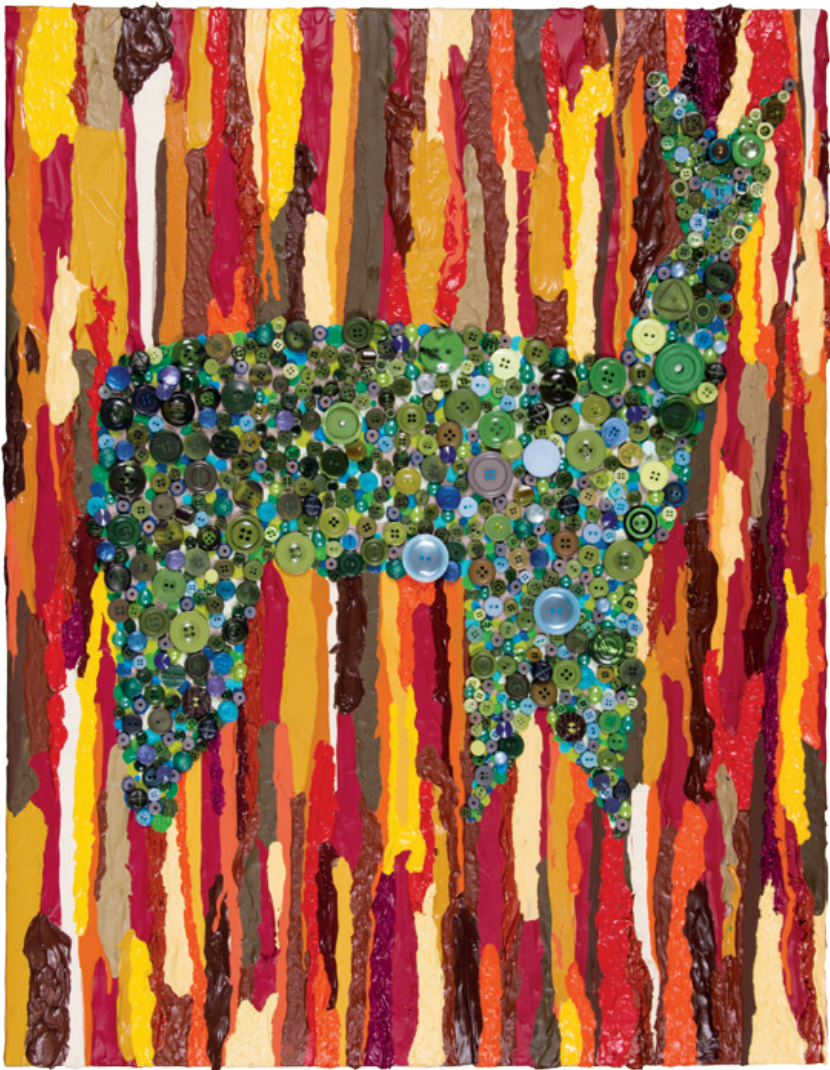
Mon vocabulaire est suisse.

J'étais à l'heure comme une Suissesse.

Je m'habillais comme une Suissesse.

Et je venais d'arriver de la Suisse.

Alors, Suisse !



Alpaca, acrylique et médiums mixtes sur canvas, 76 cm x 60 cm, 2018.

*C'est seulement à Montréal
que j'ai pu explorer ma vision artistique
et que j'ai pu également promouvoir
ma culture à travers celle-ci.*

Si à six ans je pensais déjà être quelque peu perturbée, à ce moment-là j'étais devenue une adolescente et je me sentais de nouveau une étrangère dans mon propre pays. Je n'appartenais à aucun groupe. À l'école, j'étais la fille qui venait d'arriver de la Suisse; au sein de ma famille, j'étais la cousine qui venait d'arriver de la Suisse; et, pour ce qui me concerne, j'étais juste confuse car je n'avais aucune idée de qui j'étais ni du groupe auquel j'appartenais.

Mon père a donc décidé de m'inscrire à un groupe de danse multistyles. Ainsi, j'ai pu trouver un lieu où je pouvais librement m'identifier comme une personne multiculturelle et multiartistique. J'ai compris aussi que toutes ces différences représentaient justement ma force et faisaient de moi une artiste unique.

À dix-huit ans, je me suis installée à Montréal. Je pense que je n'ai jamais connu une ville aussi multiculturelle! C'est incroyable de vivre dans une métropole si diverse et si accueillante. Mon art était en développement et, depuis que je suis arrivée ici, j'ai trouvé le moyen d'œuvrer à la diffusion de mes racines.

C'est seulement à Montréal que j'ai pu explorer ma vision artistique et que j'ai pu également promouvoir ma culture à travers celle-ci. Mais, je me suis vite rendu compte, durant mes études universitaires, que certaines disciplines artistiques devaient être développées. Particulièrement à travers des ateliers et des cours de gestion artistique et de financement qui permettent aux artistes de se développer, surtout les artistes qui viennent d'ailleurs, qui sont porteurs d'une vision internationale et qui n'ont pas de contacts solidement établis avec le milieu artistique local. La sous-représentation de la diversité culturelle dans les arts est une problématique très présente. De fait, il y a un réel problème de reconnaissance artistique dans un monde par ailleurs si divers.

Quand je suis sortie de l'université, je me suis rendu compte lors de mes démarches de recherche d'emploi qu'une ombre culturelle semblait planer sur moi. Moi, qui voulais être considérée comme une artiste en raison de mon talent, je me voyais renvoyée constamment à mes origines. Certes, j'ai beaucoup voyagé et cette expérience internationale a enrichi ma vision du monde, mais je n'avais jamais réalisé à quel point, sans le vouloir, mon art se rattachait presque naturellement à toutes ces cultures.

Je me suis cassé la tête à essayer de trouver le moyen de me présenter à une entrevue d'embauche sans que l'on me parle nécessairement de mes origines. Cependant, quand cette dimension personnelle n'était pas évoquée, l'intérêt s'orientait généralement vers les questions de réseautage. Connais-tu quelqu'un dans le milieu? Est-ce qu'une personne d'ici t'a référée? Qui est ton contact à l'interne? Bref, un ensemble de questions auxquelles on finissait par me répondre:

« On cherche des artistes d'ici, ou des artistes avec expérience, mais sans contact on peut rien faire. »

Pourtant, quand j'évoquais mes racines, les questions portaient en règle générale sur mon pays d'origine ou sur ma perception de l'hiver québécois. D'un autre côté, mes interlocuteurs manifestaient beaucoup d'intérêt, mais pas nécessairement le bon. Souvent on me disait : *On ne peut pas te payer, mais on diffuse ton art* ou encore *On n'expose pas de l'art culturel, on est une galerie d'art abstrait ou moderne etc.* Pourtant dans mon portfolio, j'ai des créations qui relèvent de l'art abstrait et moderne.

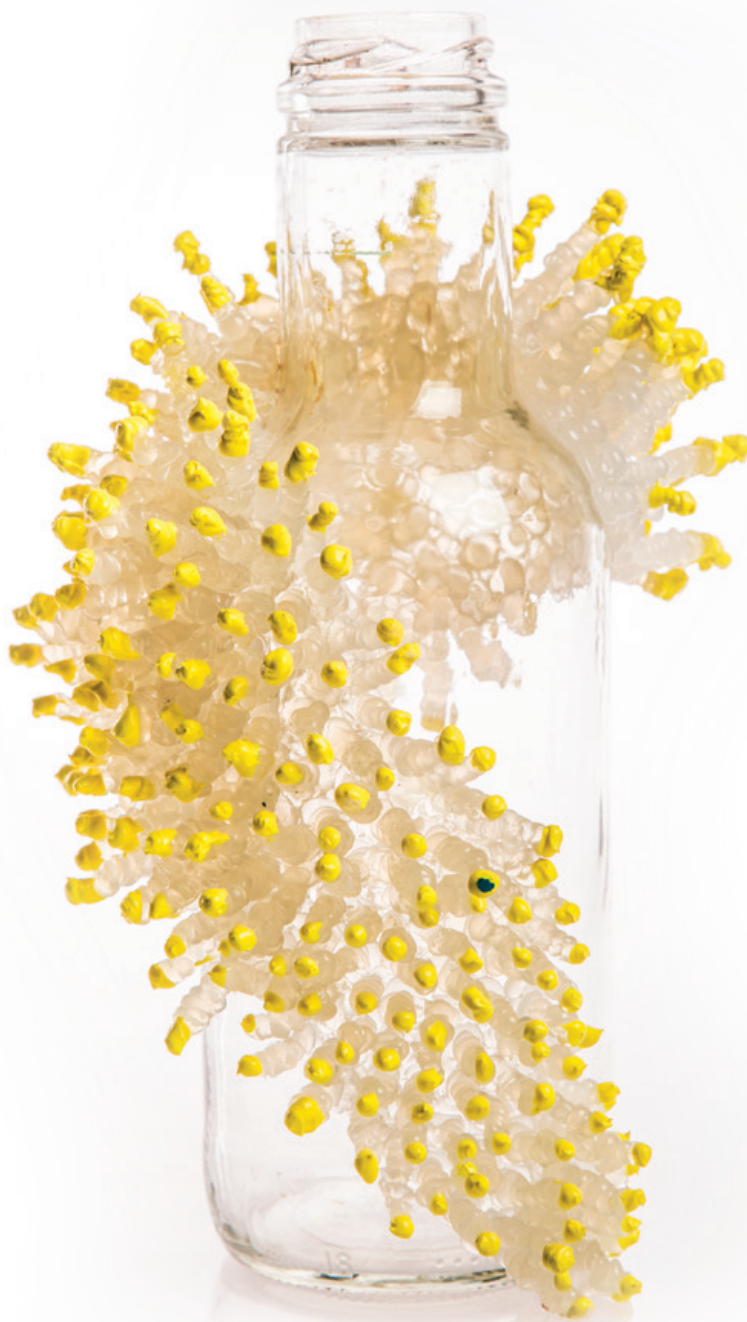
Alors je me pose souvent la question suivante : comment créer un système de reconnaissance artistique fonctionnel qui aiderait à la création et au développement des arts ? Comment reconnaître l'apport unique et singulier de l'expression artistique issue de l'immigration, c'est-à-dire des personnes d'origine étrangère ou issues de minorités culturelles ?

Pour pouvoir reconnaître un artiste, il faut faire une étude approfondie de la renommée de l'artiste, de son œuvre et de sa technique. Une répartition juste de la diffusion artistique par les lieux de diffusion et une bonne éducation artistique et culturelle sont indispensables à la démocratisation culturelle et à l'égalité des chances. De cette façon, des artistes comme moi, qui essaient de se promouvoir dans le milieu artistique, seraient assurés d'être pris en considération au même titre que tous les artistes qui postulent dans un lieu de diffusion ou recherchent du financement.

L'art est un concept qui englobe des critères de beauté et de tendances, selon des normes communes à des valeurs culturelles et sociales. La ville de Montréal, qui est si multiculturelle, devrait établir des normes pour que l'œuvre d'art soit analysée de plusieurs façons, sur les plans technique, historique et artistique. Et ainsi arriver à une répartition juste des reconnaissances pour tous les artistes.

L'éducation et la gestion artistique offrent aux nations un moyen de développer les ressources humaines nécessaires à l'exploitation de la richesse de leur patrimoine culturel. L'utilisation de ces ressources et de ce patrimoine est essentielle, si Montréal souhaite mettre en place des industries et des entreprises culturelles créatives, solides

et durables. Ce type d'industrie peut jouer un rôle clé dans le renforcement du développement socioéconomique. J'estime qu'il serait regrettable de laisser ce multiculturalisme de côté et de ne pas exploiter davantage les connaissances artistiques que chaque artiste immigrant, comme moi, apporte à ce beau *melting-pot*. TCC



Anémone de mer,
Bouteille de verre,
silicone, colle chaude et
acrylique, 20 cm x 7,5 cm
de circonférence, 2015.